

Violette Leduc, la gloire d'une disgrâce

L'auteur

Carlo Jansiti a passé treize ans à reconstituer la destinée de Violette Leduc (1907-1972), à enquêter sur ses dires et à lire les thèses qu'elle a inspirées. Aidé par le collectionneur Jacques Guérin, le plus patient des amoureux impossibles de la Bâtarde, Jansiti met en regard les témoignages de survivants avec de nombreux passages inédits des romans autobiographiques de la Leduc. Il en ressort un portrait remarquable de précision et de profondeur, qui grandit cette femme unique, mélange de fabulation et d'égoïsme, d'extravagance et de romanesque, à qui René de Ceccaty avait déjà consacré un essai en miroir. Il n'y aura jamais qu'une Violette Leduc – et c'est sans doute mieux ainsi, si l'on en croit Beauvoir, qui la décrit en sanglots, « si perdue, si seule, si désespérée que je l'aurais tuée par amitié, si c'était possible ».

BIOGRAPHIE – Pour la Bâtarde, le seul antidote au malheur d'être né semble la gloire. Carlo Jansiti raconte le parcours d'une combattante.

PAR CLAUDE ARNAUD

Marthe Robert distinguait deux façons d'écrire, dans « Roman des origines et origines du roman » : celle du bâtarde réaliste, qui « seconde le monde tout en l'attaquant de front », et celle de l'enfant trouvé, qui « esquive le combat par la fuite ou la bouderie ». Quoique allégorique, la distinction s'applique assez bien à Violette Leduc. Cette enfant illégitime de la société valencienne consacra l'essentiel de son œuvre à décrire avec un réalisme extrême les effets de sa disgrâce sociale, sans pour autant se révolter contre l'ordre qui l'avait suscitée. A croire que son père, issu d'une famille « quasi millénaire », l'avait acculée à une lucidité atroce, mais impuissante, en l'abandonnant à la bonne qu'il avait engrossée.

Tous les bâtards n'écrivent pas, néanmoins. Et Violette Leduc serait sans doute restée une vieille fille chagrine perdue dans les brumes du Nord si un mélange explosif d'intelligence, de narcissisme, de laideur et d'agressivité ne lui avait fait fuir la province, et si l'amour-haine de soi ne l'avait poussée, quasi exclusivement, vers des hommes et des femmes dans l'incapacité de répondre à ses désirs bizarres, à sa possessivité éperdue et à son sadomasochisme flamboyant. Née sous le sceau de l'infamie, dénoncée par chaque miroir, elle se tourna d'instinct vers d'autres infâmes, les hommes à hommes plus encore que les femmes à femmes, jusqu'à s'identifier à eux, adopter leur esprit corrosif et contrefaire leur sexualité. Escroc, voleur et mercenaire littéraire, Maurice Sachs l'entraîna ainsi, dès 1938, dans l'univers hautement esthétisé de l'homosexualité masculine – peut-être une réponse à sa laideur féminine. Le premier, l'ex-page de Cocteau subit le harcèlement affectif d'une femme qui comprenait ses refus, se jugeant elle-même indésirable, mais qui, devant sa froideur obligée et sa misogynie grandissante, versa des torrents de larmes. Rien ne prouve cependant que Violette Leduc n'eût pas été féroce à son tour si Sachs, la surprenant, avait répondu à son amour.

La servante qui l'avait mise au monde, brutalement rejetée d'un hôtel particulier vers

une chambre glaciale, avait élevé Violette dans l'idée que les hommes étaient des salauds. Le message laissa des traces : les premières liaisons de la collégienne furent féminines, l'une brève et heureuse, l'autre longue (sept ans) et orageuse, que Violette domina. Puis ce fut un mariage catastrophique avec un marginal presque aussi névrosé qu'elle, conclu par un avortement. Enfin, des amours banales, où elle s'arrangeait pour reproduire le rejet paternel, même si elle espérait aussi être aimée.

Pour Carlo Jansiti, le jeune Italien qui a reconstitué avec une passion calme, précise et imposante cet invraisemblable destin, Violette Leduc ne cessa jamais d'aimer en secret un père doué, sensible mais paresseux – « un passionné immobile ». La Bâtarde s'acharna pourtant à le réduire par écrit au « jet de sperme » dont elle était issue. De même, elle ne manqua jamais d'accabler une mère froide, courageuse mais conformiste, qui ne lui donnait pas la main pour traverser la rue, mais pinçait son manteau à l'épaule, « comme on soulève un poulet ». Il est vrai que Violette était de l'espèce qui tourne tout au vinaigre, et cherche un coupable à ses origines : pour Thomas Bernhard, ce fut l'Autriche, pour elle, sa mère...

UN STYLE ÉPILEPTIQUE ET BAROQUE

Avare, dure, féroce, sans la moindre illusion sur autrui ou sur elle, Violette Leduc le sera plus encore que cette mère qu'elle accusait, à 60 ans encore, de l'avoir élevée sur une « chaise à trois pieds ». Prolongeant dans l'amour sa condition servile, elle cherchera toujours un tyran devant qui se prosterner. Sachs joua à merveille ce rôle de satrape, en l'entraînant en Normandie pour l'initier aux joies du marché noir sous l'Occupation – une des rares périodes heureuses de la vie de Violette. Le voyant « complaisant dans le malheur, et aussi acharné dans le dénigrement de soi », la Bâtarde en vint à se croire sa compagne, tout en agissant comme sa domestique. Excédé par son zèle, Sachs l'encouragea à écrire, puis finit par l'abandonner à sa laideur baroque pour aller servir la Gestapo à Hambourg – trahison dont elle se vengera en se glissant dans le lit de l'amant de ce Judas littéraire.

Déjà Violette cultivait sa légende noire, s'habillant en homme pour dévaliser les grands magasins, se bourrant de cachets et de drogues. Elle dut bien travailler pour des magazines et des producteurs, baptisant au passage le « Drôle de drame » de Carné, mais ne fit jamais rien pour s'adapter : c'était au monde de lui demander pardon de l'avoir engendrée. La rencontre décisive de Simone de Beauvoir, qu'elle désira, vénéra et traqua sans répit, et qui s'affirma une protectrice d'une générosité remarquable – quoiqu'un peu abusive littérairement –, puis l'amitié admirative de Genet, pourtant avare en compliments, la persuadèrent enfin qu'elle appartenait moins à une minorité sexuelle qu'à cette race d'ultrasinguliers dont la littérature constitue l'unique famille possible. Ses amours furent dès lors essentiellement littéraires, tout semblant devoir aboutir à un livre, chez elle aussi. Ne l'a-t-on pas soupçonnée de s'être en fin de compte toujours pré-